

Jean Marie ANDRE

« Sur le bureau, en face du canapé, se trouvait l'agrandissement de l'instantané vieux de cinquante-deux ans, pris avec un appareil photo rudimentaire sur la côte du New Jersey et que mon frère et moi avions nous aussi encadré et placé en évidence dans nos maisons respectives. Nous posons en maillot de bain, les trois Roth l'un derrière l'autre, dans le jardin du meublé de Bradley Beach où chaque été la famille louait une chambre pour un mois, et le droit d'utiliser la cuisine. Nous sommes en août 1937. Nous avons quatre, neuf et trente six ans. Échelonnés par taille croissante, nous formons un V, dont mes minuscules sandales constituent la base pointue, et la carrure des robustes épaules, les deux impressionnantes hampes. Oui on lit un V, V pour victoire. [...1]

« Rapprocher en une seule et même image l'homme plein de robustesse figurant sur la photo et cette loque affalée sur le canapé était à la fois impossible et possible. De vouloir, avec toutes mes ressources mentales, réunir les deux pères pour qu'ils ne fassent plus qu'un exigea un effort incroyable et même diabolique. [...] J'étais tout autant dans le passé à Bradley, dominé par sa stature, qu'ici, à Elizabeth, avec lui quasiment anéanti, à mes pieds. »

« Il mourut trois semaines plus tard. Au cours d'une atroce épreuve de douze heures qui commença le 24 octobre 1989 juste avant minuit, et prit fin le lendemain juste après midi, il lutta haletant pour maîtriser son souffle avec une stupéfiante énergie, ultime démonstration de l'obstination et la ténacité dont il avait fait preuve toute sa vie. »

« Tôt le matin où il mourut, quand j'arrivai à l'hôpital et passai dans la salle des urgences, où transporté en urgence, je me trouvai en présence d'un médecin de service qui s'apprêtait à prendre « des mesures d'exception et à le mettre en respiration assistée. » Il n'y avait aucun espoir et le respirateur ne ferait pas régresser la tumeur qui obstruait sa fonction respiratoire. Le médecin m'informa également que, conformément à la loi, une fois que mon père serait relié à la machine, il ne serait pas débranché, à moins d'être à nouveau en mesure de respirer sans aide. Une décision s'imposait sans tarder et, mon frère était encore à bord de l'avion qui l'amenait de Chicago, il m'incombait et à moi seul de la prendre. Et, moi qui avais expliqué à mon père les clauses contenues dans la décharge et l'avait amené à signer, je ne savais plus quoi faire. Comment pouvais-je refuser le recours au respirateur, s'il devait abrégé cette lutte atroce pour respirer ? Comment pouvais-je prendre sur moi de décider que mon père devait en finir avec la vie, cette vie dont nous ne disposons qu'une fois ? Loin d'évoquer la décharge, je fus tenté de l'ignorer et de dire : N'importe quoi ! N'importe quoi ! »

Je demandai au médecin de me laisser seul avec mon père, ou du moins aussi seul que je pouvais être avec lui au milieu du remue-ménage de la salle des urgences. [...] Il me fallut rester là un long, très long moment avant de pouvoir me pencher le plus possible vers lui et les lèvres collées à son visage affaissé, ravagé, de trouver enfin en moi la force de murmurer : « Papa, il va falloir que je te laisse aller. » Inconscient depuis des heures, il ne

pouvait m'entendre, mais bouleversé, hébété et en larmes, je lui répétai encore et encore, jusqu'à en être moi-même persuadé. »

Cela étant, je ne pus rien faire d'autre que suivre son brancard jusqu'à la chambre où on l'installa, et m'asseoir à son chevet. Mourir est un travail, et c'était un travailleur. Mourir est quelque chose d'horrible, et mon était en train d'emourir. Je lui pris la main qui, elle au moins, donnait encore l'impression d'être sa main ; je lui caressai le front qui lui au moins donnait encore l'impression d'être son front ; et je lui dis toutes sortes de choses qu'il n'était plus en mesure de comprendre. Heureusement, il n'y avait dans ce que lui dis au cours de cette matinée rien qu'il ne sût déjà.

« J'eus un rêve, je me tenais sur un embarcadère, au milieu d'un groupe indistinct d'enfants non accompagnés qui attendaient, ou peut-être n'attendaient pas, d'être évacués. L'embarcadère se trouvait à Port Newark, mais le Port Newark était celui d'il y a une cinquantaine d'années, où un jour mon père et mon oncle ED m'avaient emmené voir le bateau ancré dans la baie, qui offrait une vue dégagée avec, dans le lointain la statue de la Liberté et l'Atlantique. [...] On me surprenait toujours, quand j'étais enfant, en me rappelant que Newark était une ville côtière, car le port se trouvait à l'écart de la vie environnante... Se retrouver sur le port et les quais à marchandises pour contempler les bateaux et la baie revenait à être momentanément au contact d'une immensité géographique que l'on ne pouvait imaginer. »

« Dans mon rêve, un bateau de taille moyenne, au blindage épais et d'un gris militaire, une sorte de vieux bateau de guerre américain dépouillé de tout armement et totalement hors service, dérivait imperceptiblement en direction de la côte. Je m'attendais à ce que mon père fût sur le bateau, à ce qu'il fût, en quelque sorte, partie de l'équipage, mais il n'y avait aucune vie à bord, et pas le moindre indice, nulle part que quelqu'un en eut le commandement. Cette image entourée d'un silence de mort, cette vision d'un lendemain de désastre, était effrayante et propre à donner le frisson : un vieux rafiot fantomatique, de toute trace de vie par quelque catastrophe, qui avait mis le cap sur la côte sans rien d'autre que le courant pour le guider, et nous sur l'embarcadère, qui étions peut-être, ou peut-être pas, des enfants rassemblés dans l'attente d'être évacués. »

Ce navire de guerre défunt dérivant à l'aveugle vers le rivage...ce n'est pas là une image de mon père, au terme de sa vie, que mon esprit avec sa répugnance pour la métaphore larmoyante et l'analogie poétisée, ne se fût jamais sans doute autorisée à l'état de veille. Ainsi donc, ce fut le sommeil qui, dans sa sagesse, eut la bonté de me livrer cette vision d'une simplicité enfantine, si riche de vérité et qui cristallisa si pertinemment mon chagrin dans la silhouette d'un petit évacué sans père et perdu sur les quais de Newark, aussi abasourdi et affligé que l'avait été un jour la nation entière, sur le passage d'un président héroïque : [F.D Roosevelt.]

1. Philip Roth. *Patrimoine. Une Histoire Vraie*. 1991, NRF Gallimard 1992

La suite... vous la trouverez chez votre libraire